

# LA VILLE AMÉRICAINE

DE L'IDÉAL PASTORAL À L'ARTIFICIALISATION DE L'ESPACE NATUREL

Cynthia Ghorra-Gobin

L'interaction entre la ville et la nature se décline différemment dans le temps et l'espace et varie d'une civilisation à l'autre.<sup>1</sup> La tradition européenne a toujours conçu la ville en l'opposant à la campagne et à la nature. La ville (résultant de la seule volonté humaine) se voulait un milieu surtout artificiel, plutôt d'essence minérale. Sa rupture avec la nature fut symbolisée pendant quelques siècles par une enceinte qui servait de défense contre l'offensive extérieure tout en facilitant la collecte de taxes sur le commerce. Elle avait aussi pour fonction de délimiter la ville par rapport à son environne-



ment naturel, à la manière du sillon tracé par la charrue à Rome. Comme la ville hellénique, la ville a inclus au cours du Moyen Âge des fonctions agricoles mais ces dernières n'ont duré qu'un temps et ont disparu au profit d'activités purement citadines, le commerce et l'artisanat.

La civilisation américaine au XIXe siècle – alors que le pays s'industrialisait, s'urbanisait et accueillait d'importants flux migratoires en provenance d'Europe –, a choisi de redéfinir le rapport culture-nature et a opté pour un nouvel équilibre entre les deux. Elle a consacré l'ordre des banlieues comme cadre de vie idéal pour la famille américaine et a institué le principe des *suburbs* comme un compromis entre la ville et la campagne alors que la ville se limitait aux fonctions économiques et à l'accueil d'immigrés. Mais ces banlieues, originellement pensées

comme des territoires résidentiels, ont rapidement évolué au cours des trois dernières décennies pour détenir à présent la majorité des emplois, à l'image de la métropole de Los Angeles. Los Angeles s'était en effet distinguée, dès le début du XXe siècle, par sa faible densité urbaine et par une non-concentration spatiale des activités économiques.<sup>2</sup>

## Les « suburbs » : le mythe de l'« idéal pastoral »

La société américaine a toujours eu une attitude ambivalente à l'égard de la ville, généralement perçue comme la scène par excellence de la corruption et du chaos social.<sup>3</sup> Les Pères fondateurs de la nation avaient d'ailleurs fait le choix d'ancrer la démocratie dans une société rurale, en dépit de l'illustre sermon du pasteur John Winthrop qui, un siècle plus tôt, alors que l'Arabella était sur le point d'accoster en Nouvelle-Angleterre, identifia la communauté puritaine à une « ville sur la colline », construite suivant les lois de la Nature.<sup>4</sup> Au XIXe siècle, les écrivains conscients que rien ne pouvait arrêter désormais le développement de la ville ont commencé à lui attribuer certaines valeurs. L'industrialisation et l'urbanisation ont ainsi conduit le philosophe Emerson – qui n'a pourtant cessé de prôner les vertus morales de la nature – à proclamer que la civilisation consistait après tout « à tirer le plus grand parti des villes ».<sup>5</sup>

L'influence du transcendantalisme, un courant philosophique revendiquant la nature comme garant de la civilisation, fut d'ailleurs décisive lors du débat sur ce que

1. Pour un aperçu de cette variété de représentations de la ville, en fonction des civilisations, cf. sous la direction de C. Ghorra-Gobin *Qu'est-ce qui instigie la ville ? penser la ville de demain*. Paris, L'Harmattan, 1994.

2. Cf. thèse d'État de géographie de C. Ghorra-Gobin, soutenue en 1985 à Paris 1.

3. Cf. M. et L. White, *The intellectuals versus the city*. New York, 1964.

4. Cf. D.B. Rutman, *Winthrop's Boston : portrait of a puritan town*. Chapel Hill, university of North Carolina, 1965.

5. A. Siegel, *The image of the American city in popular literature, 1820-1870*. New York, Kannikar, 1981.



devenait être la ville américaine, dans cette première moitié du XIXe siècle.<sup>6</sup> En acceptant l'impératif de l'expérience quotidienne de la nature pour l'individu, les intellectuels se retrouvèrent dans la situation où il ne leur restait plus qu'à construire un compromis avec l'impératif de l'urbanisation. Aussi, tout en se référant en permanence à leur tradition et à leur « idéal pastoral », ils ont inventé un cadre de vie qui ne relèverait pas uniquement des seules exigences de la *corporate society*, société capitaliste entièrement façonnée par les seuls intérêts de l'entreprise. Les intellectuels croyaient fermement qu'il fallait se donner les moyens de ré-articuler la ville et la campagne plutôt que de les opposer et ils ont choisi d'intégrer les caractéristiques sociales et matérielles d'une urbanité sophistiquée avec celles de la rusticité afin de dépasser l'opposition ville-nature. Réconcilier la complexité de la ville avec la simplicité d'un mode de vie proche de la nature pouvait alors être interprété comme le signe d'une nouvelle étape dans l'évolution humaine.

Cette vision d'une civilisation se définissant comme le moyen de mettre en perspective ville et campagne et d'y établir une relation organique<sup>7</sup> s'est avérée un des principaux fondements du débat intellectuel américain au siècle dernier. Il ne s'agit pourtant pas d'une problématique purement américaine. En effet, l'*Utopie* de More au XVIe siècle ou encore *La ville du soleil* de Campanella au XVIIe siècle reposaient déjà sur l'avènement d'une société urbaine aux fondements agraires. Cette conception a été reprise par les Puritains fuyant l'Ancien Monde et s'identifiant au peuple auquel Dieu aurait demandé de fonder la « Nouvelle Jérusalem ». L'architecte Pierre Charles l'Enfant, à qui est revenue la responsabilité d'établir le plan de la capitale fédérale en 1790, partageait cette idée d'une entité urbaine intégrant la ville et la nature. Il a construit une ville qui devait être en même temps un complexe de bureaux et un jardin reflétant la grandeur de la nation. Mais cet « idéal pastoral », aussi puissant qu'il ait été, n'a pas empêché la majorité des villes de la côte de reproduire le modèle européen.

Au moment de l'industrialisation, les Américains ont voulu éviter que leurs villes ne ressemblent aux villes européennes, en d'autres termes qu'elles se densifient, une caractéristique perçue comme la source du désordre social. Ils ont donc mis beaucoup d'espoir dans le développement des villes de l'ouest pour qu'elles reflètent une nouvelle harmonie entre les mondes du rural et de l'urbain, et ont pris la décision de remodeler les villes de la côte. L'idéologie américaine a revendiqué les principes de « la ville dans le jardin » (*urbs in rus*) pour l'ouest du pays et l'introduction du « jardin dans la ville » (*rus in urbe*) pour les villes de la côte est. L'œuvre des paysagistes comme Horace Bushnell et Andrew Jackson Downing a consisté à humaniser et à civiliser la ville au travers de la création de parcs pendant que Frederick Law Olmsted achevait son premier chef d'œuvre, Central Park, à New York. Restaurer le lien entre la nature et la culture s'est traduit par l'introduction d'une enclave pastorale dans un tissu densément urbanisé. Olmsted après New

York a réalisé plus d'une trentaine de parcs dans les villes américaines de la côte est et il a été l'un des premiers à concevoir la banlieue résidentielle, en construisant Riverside dans les environs de Chicago qui devint en quelque sorte le prototype du développement suburbain.

La renaissance au XIXe siècle de cet « idéal pastoral » qui visait à réconcilier les vertus de la société urbaine et de la société rurale – alors que le pays faisait face à d'importantes mutations – s'est appuyée sur la famille comme lieu de la préservation des valeurs morales. *L'ideal urban home* est devenu synonyme de « lieu pastoral » où la vertu, l'amour et la stabilité devaient prévaloir sur le désordre et le chaos de la ville. Catherine Beecher et sa sœur Harriett Beecher Stowe, les représentantes du féminisme domestique après la guerre civile, identifièrent la famille, sous la responsabilité de la femme, à la maison entourée d'un jardin. La famille est devenue en même temps une entité sociale et spatiale. Isolée de la ville et de ses maux, elle est perçue comme le cadre par excellence du développement et de l'épanouissement de l'enfant et de l'adulte. Catherine Beecher en tant qu'architecte est allée jusqu'à dissocier espace public et espace privé au sein de la maison, pour permettre aux différents membres d'acquérir et de jouir d'une pièce bien à soi. Aussi la banlieue repose sur le principe de la maison entourée d'un jardin comme une retraite rurale en milieu urbain.<sup>8</sup>

Cette banlieue qui, dans un premier temps, s'adressait aux familles riches, n'aurait pu devenir un phénomène de masse au XXe siècle, sans l'intervention de l'État fédéral au travers de sa politique du logement (à partir des années 1930) puis de sa politique d'investissement en faveur d'un réseau autoroutier national (à partir des années 1950). L'État fédéral a non seulement autorisé tout acquéreur d'une maison de banlieue à ne verser qu'un faible taux d'intérêt pour un emprunt contracté sur une période de vingt à trente ans, mais il a subventionné la construction du réseau routier interurbain et infra-urbain, ce qui a considérablement facilité la tâche des promoteurs réalisant des lotissements.<sup>9</sup> La banlieue est ainsi devenue synonyme de l'identité américaine, soit d'une nation rurale qui a accepté de devenir urbaine – tout en ne se déstaurant pas de sa tradition – et qui a cherché à concilier le meilleur des deux mondes.

L'institution de la banlieue qui résulte d'un compromis entre le mythe de l'« idéal pastoral » et l'impératif de l'urbanisation se voulait essentiellement résidentielle. Or au

*Ci-contre : maisons-talus anti-bruit à Minneapolis.*

6. R. Nash, *Wilderness and the American mind*. New Haven, Yale university press, 1967.

7. R. Nisbet, *History of the ideal of progress*. New York, Basic books, 1980.

8. Sur le principe de l'« ideal home », cf. G. Wright, *Building the dream : A social history of housing in America*. New York, Oxford university press, 1981 et D. Hayden, *The grand domestic revolution : a history of feminist designs for American homes and cities*. Cambridge, MIT press, 1981.

9. Sur le rôle de l'État fédéral cf. K. T. Jackson, *Crabgrass frontier*. New York, Oxford university press, 1985.

cours de ces trois décennies, elle a subi d'importantes mutations qui lui ont fait perdre sa spécificité résidentielle au profit d'une nouvelle configuration spatiale et sociale.<sup>10</sup>

## Les nouvelles technologies de communication dans la banlieue

L'historiographie américaine à la suite des travaux de Sam Bass Warner sur les villes de Boston et de Philadelphie, a insisté sur le rôle de la révolution des techniques de transports pour expliquer la décroissance urbaine (terme emprunté à K. T. Jackson) au profit de la croissance démographique de la banlieue. En s'appuyant sur l'exemple de la Nouvelle Angleterre, l'historien Henry Binford a démontré l'antériorité du phénomène de la banlieue par rapport à l'arrivée du chemin de fer, mais il a précisé que son expansion n'aurait pu se produire à une si vaste échelle, en dehors de la révolution des techniques de transports et, plus tard, de l'avènement de la voiture.<sup>11</sup> Or voici que depuis le recensement de 1990, la nation américaine ne se définit plus comme une nation urbaine mais suburbaine. La métropole américaine est désormais fragmentée en une série de municipalités de banlieues et la ville semble survivre à l'écart de la dynamique suburbaine. Tout laisse supposer que la civilisation américaine, après avoir dépassé la dichotomie ville-nature, fait face au paradoxe ville-banlieue.

Au cours de ces vingt-cinq dernières années, la banlieue se transforme parallèlement à l'avènement de nouvelles technologies de communication elles-mêmes indissociables de la mondialisation de l'économie.<sup>12</sup> En effet, la banlieue a commencé à attirer des emplois qui



jusqu'ici étaient principalement situés dans les *central business districts* (CBD) en même temps qu'elle créait des emplois dans le secteur tertiaire et dans celui de la haute technologie, à proximité des campus universitaires.<sup>13</sup> Les géographes préoccupés par l'étude des aspects fonctionnels des banlieues furent les premiers à noter cette progression dans la construction de mètres

carrés de planchers de bureaux, de locaux industriels et de centres commerciaux, à partir des années 1960. A la suite d'une pluralité de travaux empiriques initiés par Brian J. L. Berry et Peter O. Muller, ils ont mis en évidence le déclin du caractère résidentiel de la banlieue et l'avènement d'emplois industriels et tertiaires.<sup>14</sup>

Dès 1973, *l'Urban Affairs* a consacré un numéro spécial à cette thématique et a ainsi mis en évidence le processus de l'«urbanisation de la banlieue» et son évolution en parlant de *techno-urbs* pour souligner le poids des nouvelles technologies de la communication et de l'information dans le redéploiement des fonctions économiques sur le territoire des banlieues. Quelques années plus tard, le sociologue Joël Garreau a estimé que le terme «banlieue» était complètement obsolète et que ces dernières devaient désormais être nommées *edge cities*, soit villes périphériques.<sup>15</sup> Le développement des technologies de communication ayant fait disparaître toute contrainte d'ordre spatial, les entreprises n'ont pas hésité à quitter la ville pour des territoires périphériques proches de la nature où les conditions de vie sont plus agréables et où les prix du foncier, les coûts des services publics (eau, électricité et téléphone) et les taxes locales sont inférieurs à ceux pratiqués en ville.<sup>16</sup>

L'importante littérature sur la suburbanisation des emplois aux États-Unis, outre les nombreuses données qu'elle fournit, décrit la restructuration spatiale de la métropole qui de monocentrique devient polycentrique tout en autorisant une diffusion des emplois dans l'ensemble de son tissu suburbain. Entre 1976 et 1986, 123 000 emplois ont quitté Manhattan mais alors que la moitié d'entre eux se localisait dans les banlieues de New York et du New Jersey, l'autre moitié s'installait en dehors des limites de l'aire métropolitaine. A Chicago, trois centres suburbains (l'aéroport O'Hare, Schaumburg, et le centre du comté Du Page) ont réussi à ravir 27 % de la croissance des emplois métropolitains alors que les comtés dans lesquels ces centres sont localisés ont gagné 65 % des emplois de ce total de 303 000 emplois. L'ensemble de ces données démontre clairement

10. Pour un bref rappel de l'histoire urbaine américaine, Ch. Glaab et Th. Brown, *A History of urban America*. New York, Collier Mac millan, 1967.

11. H. Binford, *The first suburbs*. The university of Chicago press, 1985.

12. C. Ghorra-Gobin, « Du "wireless wilderness" au "global electronic capitalism" : repenser le rapport espace et société », *Quaderni* #30, 105-117.

13. Annalee Saxenian, *Regional Advantage : Culture and Competition in Silicon Valley and Route 128*. Cambridge, MA, Harvard university press, 1994.

14. J. Borchert, « American metropolitan evolution », *Geographical Review*, vol. 57, 1967, 301-32.

15. Joël Garreau, *Edge City : Life on the New Frontier*. New York : Doubleday, 1991 ainsi que Neil pierce, *Citistates : How urban America can prosper in a competitive world?* WDC, Seven Locks press, 1993.

16. En dépit de nombreux travaux, la rationalité d'un plus faible coût des services publics urbains en milieu suburbain n'est pas explicite. Il faut également noter que ce processus de desserrement spatial se fait parallèlement à un autre tout aussi majeur qu'est la délocalisation. Cf. C. Ghorra-Gobin, *Les États-Unis : Ville, société, environnement*. Paris, Nathan, 1993.

que pour une partie croissante de la population suburbaine il n'est plus nécessaire de se rendre en ville pour travailler, s'instruire, s'approvisionner ou se divertir, en dehors peut-être des visites aux musées.

Face à cette hémorragie d'emplois en faveur des banlieues, des économistes comme Alex Schwartz tentent de défendre l'idée selon laquelle des entreprises dans le secteur tertiaire supérieur (haute finance) continuent d'être localisées dans les villes et le demeureront, en raison de leurs spécificités qui font qu'elles s'adressent en fait à des clients de l'ensemble de la métropole. Ces travaux empiriques, en démontrant le maintien de la localisation centrale pour des emplois de très haut niveau, cherchent également à convaincre de la permanence de la ville alors que, de plus en plus nombreux sont ceux qui s'interrogent sur l'avenir de la ville.<sup>17</sup> Il est certain que pour le moment, en dépit du caractère extrêmement avancé des technologies de communication, Wall Street demeure encore dans le sud de l'île Manhattan.

Dans un numéro spécial de la revue *American Quarterly* consacré à l'avenir de la ville américaine au printemps 1994, les historiens William Sharpe et Leonard Wallock se montrent franchement hostiles à l'idée de Joël Garreau qui assimile les banlieues à de nouvelles villes. Ils reprochent aux banlieues de manquer de diversité, de cosmopolitisme, de culture et de vie publiques, caractéristiques que l'on ne peut attribuer qu'à la ville. Ils insistent, en outre, sur le caractère discriminatoire des municipalités de banlieues à l'égard de tous ceux qui ne sont pas intégrés aux réseaux socio-économiques, même si elles ont su accueillir des minorités ethniques. Les banlieues sont vraisemblablement en majorité blanche mais elles ne le sont pas exclusivement. Elles incluent désormais une population de type *White Ethnic* – et non plus uniquement WASP (*White anglo-saxon protestant*) – ainsi que des Noirs, des Hispaniques et des Asiatiques. Un quart des Noirs vivent en banlieue mais ne représentent que 6 % de la population suburbaine alors qu'ils constituent 12 % de la population nationale et 23,4 % de la population urbaine.<sup>18</sup>

Cette critique de la politique discriminatoire des municipalités de banlieues se vérifie notamment avec la mobilisation des associations en faveur de la protection de la nature. Au cours de ces dix dernières années, de nombreuses associations de quartiers ou encore de propriétaires de maisons en banlieue (*homeowner's association*) ont pris le parti de défendre la nature et sa pro-

tection et ont réussi à empêcher la construction de toute nouvelle infrastructure et à prévenir toute éventuelle densification du tissu urbain, en transformant en espaces verts tout terrain susceptible d'être constructible et en baissant sensiblement les coefficients d'occupation des sols dans les plans d'urbanisme. Or cette politique qui consiste à préserver les espaces verts et à empêcher toute nouvelle construction a pour effet immédiat d'augmenter les valeurs foncières et ne peut être interprétée que comme un moyen d'empêcher les populations aux revenus plus limités d'y pénétrer. La nature est devenue un outil pour maintenir et préserver le statu-quo d'une municipalité ou d'un quartier de banlieue. Ce processus identifié par les chercheurs comme



une volonté de reléguer les populations des centres-villes est désigné par le sigle NIMBY qui signifie *not in my backyard*.<sup>19</sup>

Or cette dichotomie spatiale entre d'une part la ville et d'autre part la banlieue soulève à présent de sérieuses interrogations de la part de ceux qui, a priori, ne s'intéressent pas plus à la ville qu'à la nature ou à la banlieue. Robert Reich, un brillant économiste de Harvard qui a consacré ses recherches à la mondialisation de l'économie analyse dans un chapitre entier de son *Économie*

17. Alex Schwartz, « Corporate service linkages in large metropolitan areas : A study of New York, Los Angeles and Chicago », *Urban Affairs Quarterly*, vol.28, #2, 1992, 276-296.

18. Ces chiffres ne représentent que des moyennes nationales et peuvent varier d'une métropole à une autre.

19. De nombreux articles ont été publiés sur cette question du NIMBY. Pour une bonne synthèse cf. M. Dear, « Le syndrome NIMBY », *2001 PLUS*, Centre de prospective et de veille scientifique, juillet 1993.

*mondialisée* cette tension territoriale entre la ville et les banlieues nanties. Il s'interroge sur le devenir de ces territoires suburbains où vivent tous ceux qui participent de l'économie globale, qui sont les « manipulateurs de symboles », et pose la question du lien social et politique quand le lien économique s'effiloche et se traduit sur le plan territorial<sup>20</sup> :

« [Les manipulateurs de symboles] vont se retirer dans des enclaves de plus en plus isolées au sein desquelles ils vont mettre en commun leurs ressources plutôt que de les partager avec d'autres Américains ou de les investir d'une manière qui pourrait améliorer la productivité de ces autres Américains. Ils se distingueront du reste de la population par leurs liens avec l'économie mondiale, le confort de leur style de vie, la qualité de soins de santé dont ils disposent et l'abondance des gardes à leur service. Ils achèveront ainsi leur sécession par rapport à l'Union. Les communes ou les enclaves où ils résideront ne ressembleront en rien au reste des États-Unis, pas plus que les zones où ils travailleront : il n'y aura plus aucun lien entre les deux parties du pays ».

Face au poids démographique et économique des territoires suburbains, les élus des villes centres ont réagi, dans un premier temps, en réclamant explicitement de l'État fédéral qu'il intervienne, à l'image de son action menée dans les années 1960 et 1970 pour mettre en place une politique de la ville. Mais dans les années 1990, le ton des propos tenus par ces *urban activists* a changé. L'association des maires des grandes villes américaines reconnaissait que leur stratégie devrait plutôt consister à se rallier aux banlieues comme en témoigne ce slogan « *if we cannot beat the suburbs, we should join them* ». Leur nouveau plaidoyer rejoint celui de chercheurs comme Anthony Downs, David Rusk et Neil Peirce favorables à l'instauration d'une autorité politique à l'échelle de la région urbaine. Pour le moment, nul ne voit le signe d'une quelconque mobilisation politique en faveur de l'instauration de ces *metropolitan linkages*, liens métropolitains d'ordre économique, fiscal, social et politique.

L'« idéal pastoral » qui est à l'origine de la banlieue américaine s'est en réalité transformé en un processus d'artificialisation du milieu naturel qui au cours de ces trois dernières décennies a pris une grande ampleur. L'exemple le plus fréquemment cité est celui de l'agglomération de Phœnix dont la population a crû de 100 000 habitants à 1 million entre 1950 et 1980 et dont l'étendue est passée de 263 km<sup>2</sup> à 1 000 km<sup>2</sup>.<sup>21</sup>

## Du manque d'expérience de la nature au manque d'expérience de la ville

Les États-Unis se définissent aujourd'hui comme une nation suburbaine où la majorité de la population vit à proximité de la nature. Mais la banlieue, qui se voulait un refuge pastoral en milieu urbain, accapare désormais l'essentiel de la vitalité économique du pays, au détriment de la ville. Au débat ville-nature, auquel ont été confrontés les intellectuels du siècle dernier, se substitue en cette fin de siècle un nouveau problème, celui de la tension ville-banlieues. Dans ce contexte en pleine mutation, la ville ne risque-t-elle pas de n'être plus qu'un espace résiduel en voie de disparition (au même titre d'ailleurs que l'espace rural) ou encore un territoire réservé aux exclus des réseaux socio-économiques, rassemblant d'anciennes minorités et de nouveaux immigrés<sup>22</sup> ?

Dans ce contexte suburbain, quelques chercheurs commencent à s'interroger sur le devenir de la ville. L'historien Robert Fischman, conscient que l'identité de la nation s'enracine désormais dans la vitalité suburbaine revendique un nouveau statut pour la ville.<sup>23</sup> Il la considère comme un lieu de mémoire et estime que tout citoyen devrait se sentir concerné dans la mesure où elle témoigne de l'effervescence de la période industrielle et qu'elle représente le territoire où les immigrés ont fait l'apprentissage de la nation, au travers de l'assimilation culturelle et de l'intégration économique. Aussi, au débat du siècle dernier, qui portait sur l'impératif d'une expérience quotidienne de la nature pour l'individu, se substitue un nouvel enjeu lié au rôle de la ville dans une civilisation suburbaine où le citoyen ne fait plus l'expérience de la ville au quotidien.

**Cynthia Ghorra-Gobin**

20. R. Reich, *L'Économie mondialisée*. Paris, Dunod, p.139. Reich a été ministre du Travail dans le premier gouvernement du président Bill Clinton.

21. N. Peirce, *Citistates*. Washington DC, 1993, A. Downs, *A Vision for a metropolitan America*. Washington DC : Brookings Institute, 1994 et D. Rusk, *Cities without suburbs*. The Woodrow Wilson center press, 1992.

22. L. E. Lynn, Jr. et M.G.H. McGeary (eds), *Inner-city poverty in the United States*. Washington DC : National Academy press, 1990 ainsi que P. A. Jargowsky, « Ghetto poverty among Blacks in the 1980s », in *Journal of Policy Analysis and Management*, vol. 13, #2, 1994, 288-310.

23. R. Fishman, *Bourgeois Utopias*. New York, Basic Books, 1987.

> **Cynthia Ghorra-Gobin** est docteur ès-Lettres géographie et Ph. D. planification urbaine, UCLA. Elle enseigne à l'Institut d'Études Politiques (Paris). Sa recherche porte sur la ville et ses mutations et a pour objectif de faciliter la conception et la mise en œuvre de politiques publiques. Outre ses publications sur le contexte américain, elle a dirigé un travail collectif dans le cadre des activités du laboratoire Espace et Culture de l'Université Paris-IV, Qu'est-ce qui institue la ville ? Penser la Ville de demain, paru chez L'Harmattan en 1994.